



Guide

Très bien ★★ ★
Bien ★★ ★
Pas mal ★ ★ ★
Non! ●



Ces écrivains qui ont fait tomber le régime soviétique

★★★

C'est de la littérature russe, censurée ou interdite, qu'émanèrent les signaux avant-coureurs de la chute de l'URSS. **Un phénomène et ses implications françaises** mis en relief par une étude sans complaisance.

Que l'empire soviétique, qu'on croyait indestructible, est mort, entre 1989 et 1991, non pas d'une main de fer mais de plume, voilà ce que l'intelligentsia française fut obligée d'admettre. N'était-ce pas aux écrivains russes censurés, déportés et poussés au suicide, comme le dénonça, le premier, Boris Souvarine (*la Tragédie des lettres russes*, Pierre-Guillaume de Roux, 2014), qu'on devait la chronique d'une chute annoncée, la déchéance même de l'idée communiste ? N'était-ce pas à la grandeur de cette littérature "contre tout espoir", pour citer l'œuvre d'une de ses figures les plus bouleversantes, Nadejda Mandelstam, que l'Occident devait d'avoir compris l'ampleur d'une déroute ? D'où cette conscience historique occidentale à deux vitesses, majoritairement placée à gauche, pleine de complaisance à l'égard du "grand frère russe", qui défend le rayonnement révolutionnaire.

Jeannine Verdès-Leroux en dresse l'état des lieux entre 1954 et 1991 à travers tous les registres d'une littérature investie d'une véritable mission de sauvetage de la pensée. C'est bien sûr Soljenitsyne qui l'incarne au plus haut point. La mobilisation extraordinaire qui se noue autour de

Une affiche de propagande au temps où l'on croyait encore l'URSS indestructible.

l'auteur de *l'Archipel du goulag*, paru en France en 1973 grâce à d'innombrables complicités anonymes, démonte la thèse, selon Zinoviev, d'une prétendue indifférence du peuple russe à l'idée de liberté. Quinze ans plus tôt, la campagne de déstabilisation invraisemblable, qui a conduit Boris Pasternak, l'auteur du *Docteur Jivago*, à renoncer au prix Nobel, a démontré les limites du dégel amorcé par le rapport Khrouchtchev de 1956.

Des signaux avant la ruine, l'URSS vue par ses écrivains (1954-1991), de Jeannine Verdès-Leroux, Le Felin, 326 pages, 25 €.

Le panorama très dense de cette littérature que propose Verdès-Leroux a le mérite de situer les œuvres dans leur contexte politique et de rappeler les réactions qu'elles suscitèrent en France, comme l'atteste *Tout passe* de Vassili Grossman, jugé scandaleux à sa parution en 1972 parce qu'il s'attaquait à la statue encore intouchable de Lénine.

Bien que le livre souffre de sa propre ambition, condamné à résumer au pas de charge les écrits qui se succèdent dans l'Histoire, il soulève une question brûlante : si toute cette littérature a généralement été publiée d'abord en France, grâce à d'ineffables traducteurs et slavissants, parmi lesquels Georges Nivat et Jacques Catteau, au nom de quel préjugé l'intelligentsia française refusa-t-elle alors d'en mesurer la portée prophétique ? Ne s'agissait-il pas de cette méfiance tragique qu'entretenait désormais la France, sous la férule des Sartre et Beauvoir, Aragon et Triolet, vis-à-vis de sa propre littérature qui "s'était trompée" depuis Brassillach ou Céline et glissait à présent sur le chemin d'une aliénation nommée "nouveau roman", là où n'existerait plus ni sujet ni histoire ? N'était-ce pas là le symptôme d'une défaite de la pensée, d'une pensée de la défaite qui, à l'Ouest, pratiquait la plus perfide des censures ? ●

Anne-Sophie Yoo

